

Tourisme

Saint-Barthélemy, la Petite France des Caraïbes Chic tropical et nonchalance

Confetti volcanique d'à peine 21 km², entouré par les eaux turquoises des Caraïbes, Saint-Barth, avec ses plages de sable blanc intactes et la beauté vierge de ses paysages de collines escarpées, a gardé ses allures de petit paradis tropical.

● Découvert en 1493 par l'incontournable Christophe Colomb, qui le baptisa du prénom de son petit frère Bartolomeo, ce rocher volcanique inhabité fut tour à tour français (au milieu du XVI^e siècle), anglais brièvement, suédois durant un siècle (de 1785 à 1878), puis à nouveau et définitivement français à partir de 1877.

Si le siècle scandinave a marqué l'île, avec Gustavia, la capitale portuaire, nommée en l'honneur du roi Gustave III de Suède, et quelques beaux édifices (l'ancien palais du gouverneur, siège de l'actuelle mairie, le clocher avec sa cloche fondue à Stockholm en 1799, le fort Gustav et sa batterie, devenu station météo, l'église anglicane de bois et de pierres...), la présence nordique a laissé bien peu de traces.

Après la reprise de l'île par la France, les rares Suédois demeurés sur place se sont rapidement fondus dans la population de l'époque, en majorité composée de paysans venus de Bretagne et de Normandie. Aujourd'hui, leurs descendants, les « Saint-Barths », au nombre de 7000, composent toujours la majorité de la population de l'île.

L'arrivée dans les années 1950 du

milliardaire David Rockefeller, qui fit construire une somptueuse villa sur une colline dominant la mer, suivi rapidement par les privilégiés de la jet-set internationale, assura pour les « Saint-Barths », qui jusqu'alors vivaient plutôt chichement de pêche et de l'élevage de chèvres, sinon la fortune, du moins une confortable aisance.

Nullement envahissante, la présence des « Rich and Famous », qui savent rester discrets, le plus souvent cloîtrés dans leurs résidences nichées dans les collines ou dans les sept palais 5* entourés de jardins tropicaux du bord de mer, n'occulte en rien la beauté sauvage de Saint-Barth.

L'attrait de l'île réside aussi pour une bonne part dans son exclusivité. On y arrive essentiellement à bord d'un avion d'une dizaine de places, en raison de la courte piste (allongée il y a quelques années) de l'aéroport de Saint-Jean, coincé entre plage et collines. L'étroit port de Gustavia interdisant l'accostage des grands paquebots, le seul lien maritime régulier avec l'extérieur est une navette reliant l'île avec sa voisine Saint-Martin.

Ancrés au large, les paquebots de croisière américains et français peuvent déverser par navette les touristes en quête de shopping dans les petites rues de Gustavia, où les attend une concentration étonnante de boutiques de luxe détaxées, à quelques mètres des luxueux yachts de milliardaires amarrés aux anneaux du port.

Si les Américains amoureux de cette « Petite France des Tropiques »

(l'île est à peine à trois heures de vol de Manhattan) apprécient les mois d'hiver, les Européens préfèrent l'été (durant la basse saison, les tarifs sont divisés par deux) pour apprécier la douceur de vivre caribéenne.

Seul au monde

Petit coin d'exception très protégé, Saint-Jean, avec sa sublime plage de sable blanc qui s'étend le long d'une baie arrondie, abrite les îlets de la Plage, un charmant établissement à dimension humaine, propice à un séjour à deux ou en famille. Ce petit village est composé de charmantes villas (11 en tout), savamment disposées pour donner l'impression d'être seul au monde, donnant directement sur la plage ou enfouies dans le jardin parmi les bananiers et les bougainvillées.

L'hôtel ne possédant pas de restaurant (café et croissants frais, petits pains sortant du four sont livrés gracieusement chaque matin dans les villas et au bord de la piscine), il suffit de faire quelques pas dans le sable en bord de mer pour trouver d'excellents restaurants ou, au village de Saint-Jean, épicerie, supérette et traiteur pour remplir le frigo de sa kitchenette.

Baie Saint-Jean, en bord de plage, à quelques pas de son cottage, les pieds dans le sable fin, on se laisse aller au bien-être des lieux et à la nonchalance face à la mer turquoise. Et le soir venu, on se laisse enivrer par la beauté du spectacle du soleil mourant dans la lumière rose du crépuscule.

Jacques Chambaz



Une île de 21 km²

Partir

Transports

Paris-Orly/Saint-Martin, 2 vols par semaine avec Air Caraïbes, entre 500 et 900 € A/R en classe Éco (www.aircaribes.com). Saint-Martin/Saint-Barth (10-15 minutes) avec Winair ou Saint Barth Commuter, 150 € A/R.

Hôtels

– Les Îlets de la Plage, Baie Saint-Jean, de 210 à 910 € la nuit (petit-déjeuner compris) selon la villa et la période (+ 5 % de taxe de séjour). Fermé du 1^{er} septembre au 25 octobre. Tél. 0590.27.88.57, www.lesilets.com.

– Le Guanahani 5* (membre des Leading Hotels of the World), dans un parc tropical entre la baie de Marigot et le Grand Cul-de-Sac, 67 cottages, dont 17 avec piscine privative, à partir de 600 € la nuit le cottage pour 2 personnes en chambre double avec vue sur la mer (www.leguanahani.com). – Hôtel Cheval Blanc 5*, ouvert sur

la superbe baie des Flamands, à 2,7 km de Baie Saint-Jean et à 4 km de Gustavia, 40 chambres et suites et villas avec vue sublime sur la baie, 690 € la nuit, tarif moyen d'une chambre standard (www.chevalblanc.com)

Restaurants

– À Saint-Jean, La Plage, restaurant de l'hôtel Tom Beach, à quelques mètres des Îlets. Ambiance chic les pieds dans le sable. Savoureuse cuisine « world fusion », subtile et raffinée, concoctée par le chef français David Sendron (www.tombeach.com).

– À Baie de Marigot/Grand Cul-de-Sac, Le Bartolomeo, restaurant gastronomique de l'hôtel Guanahani. Remarquable cuisine inspirée de France, du Japon et d'Italie, sous la houlette du chef Nicola de Marchi (www.leguanahani.com).

Renseignements

Comité territorial de tourisme : www.saintbarth-tourisme.com.

Cinéma

« Orpheline », d'Arnaud des Pallières Un portrait éclaté

De 6 à 27 ans, l'héroïne audacieuse et volontaire d'« Orpheline » va prendre quatre visages, à découvrir à rebours. Un passionnant portrait en forme de puzzle ou de poupée gigogne, comme on voudra.

● Arnaud des Pallières, réalisateur du puissant « Michael Kohlhaas », avoue s'être, jusqu'à « Orpheline », surtout intéressé aux personnages masculins. Pour « *ratrapper (son) retard* », il raconte, inspiré les confidences de sa scénariste Christelle Berthevas, l'histoire d'une femme multipliée en quelque sorte par quatre.

Car si le personnage a droit à 4 actrices, pour 4 âges (petite fille, adolescente, jeune fille, jeune femme), il a droit aussi à 4 histoires fortes, dures, bien différentes et qui finissent par composer un portrait unique, complexe et cohérent à la fois. Plusieurs acteurs pour le même personnage, on l'a déjà vu (récemment dans « Moonlight », par exemple), il y a ici un degré de plus.

Quand le film commence, nous faisons la connaissance d'une institutrice apparemment bien dans sa vie. Mais son passé va la rattraper, et l'on recule chaque fois dans le temps : voici la provinciale de 20 ans débarquant à Paris, avide d'amour et qui se laisse entraîner dans une affaire louche ; la fille de 13 ans prête à tout pour échap-



Vega Cuzytek et Nicolas Duvauchelle

per à la violence familiale ; la gamine de 6 ans qui... C'est « *comme une poupée russe* », dit encore Arnaud des Pallières, chaque épisode du passé éclairant le précédent et le présent.

« Expliquant », c'est vite dit, car il faut combler les trous. Le cinéaste, qui fait « *des films en kit* », compte pour cela sur le spectateur. C'est déroutant et, autant, excitant. Grâce au rythme du film, sans transition entre les parties, et bien sûr grâce à ses actrices, Adèle Haenel, Adèle Exarchopoulos, Solène Rigot et la petite Vega Cuzytek.

Et aussi

Cap sur l'Afrique avec deux films. Avec « *Félicité* » (Ours d'argent à Berlin), le Franco-Sénégalais Alain Gomis fait le portrait d'une mère courage, chanteuse de bar à Kinshasa, qui doit trouver de l'argent pour faire

opérer son fils malade. Avec « *United Kingdom* », la Britannique d'origine ghanéenne Amma Asante raconte la lutte pour l'indépendance du Botswana, peu après la deuxième guerre mondiale, du jeune roi Seretse Khama (David Oyewelo) et de son épouse blanche (Rosamund Pike). On notera aussi « *Paris la blanche* », premier long métrage sur les Chibanis (une septuagénaire quitte l'Algérie pour la France où est resté son mari, ancien travailleur immigré).

Sinon, un thriller familial (« *Pris de court* », avec Virginie Efira), des comédies (« *Telle mère, telle fille* », avec Camille Cottin et Juliette Binoche, et « *Gangsterdam* », avec Kev Adams), un blockbuster futuriste (« *Ghost in the Shell* », avec Scarlett Johansson en cyberdétective d'après un manga qui a inspiré un célèbre dessin animé, des séries et des jeux vidéo) et un dessin animé (« *Baby Boss* », production DreamWorks).

Renée Carton

Théâtre

Karin Viard dans « Vera » Une comédienne tout-terrain

Karine Viard joue le rôle-titre de « Vera », pièce du tchèque Petr Zelenka, et passe de farce à tragédie avec esprit.

● Ses tresses blondes relevées sur le crâne lui donnent quelque chose d'un peu démodé. Vera règne en maîtresse femme sur tous les castings de Prague. Son agence domine. Elle traite avec brutalité ses poulains, mais pas de doute, elle a réussi.

Pas de mari, pas d'enfant. Un père qu'elle n'oublie pas mais mal-mène, un frère et sa femme et tout un petit monde qui tremble devant elle. Le jour où une agence internationale absorbe son entreprise, elle pense qu'elle va prendre une envergure nouvelle. Mais pas du tout, elle va tout perdre... Grandeur et misère d'une petite marguerite qui a grandi sans amour.

On pense fugitivement qu'elle peut être une descendante des héroïnes de la cinéaste Vera Chytilova, à cause de Prague... Mais c'est la folie argentine – pas loin de l'humour tchèque – qui domine le spectacle mis en scène par Marcial Di Fonzo Bo et Élise Vigier. Les personnages qui gravitent autour de Vera sont interprétés par cinq acteurs épatants qui se métamorphosent à la vitesse de l'éclair.

La pièce est traduite par Alena Sluneckova, adaptée par Pierre



Une maîtresse femme

Notte. Dans une scénographie efficace, Di Fonzo Bo lui-même, Rodolfo De Souza, Pierre Maillet, Helena No-guerra, Lou Valentini sont épatants. Karin Viard est formidable. Cocasse, irrésistible, mais profonde et touchante. Sa palette est très large, son talent profond. On rit deux heures durant et on a le cœur serré.

Armelle Hélot

Théâtre des Abbesses, à 20 h.30 du mardi au samedi, jusqu'au 8 avril. Durée 2 heures. Tél. 01.42.74.22.77, www.theatredelaville-paris.com